

## LE DEVOIR

## Art et culture

## GRAND PRIX DU CONSEIL DES ARTS

## GINETTE NOISEUX

Espace Go reçoit le Grand Prix 2004 du Conseil des arts de Montréal

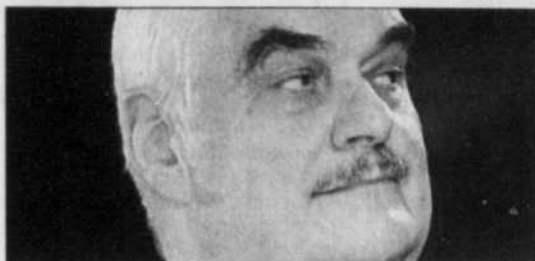
Page 2



## MAURICE FORGET

Pour «un mécanisme qui permet d'intervenir en situation de crise»

Page 5



Mutek

SOURCE: CAROLINE HAYEUR

## en héritage

Il est des fêtes qui sont tristes. Rares sont en effet les personnes qui reçoivent un beau chèque — et ce jour-là le montant inscrit affichait 25 000 \$ — et qui gardent quand même d'autres soucis en tête. «Au moment où l'on se parle, avait d'ailleurs dit quelques jours plus tôt Ginette Noiseux, directrice de l'Espace Go, je digère encore la possibilité qu'il n'y ait pas de prochaine saison. C'est inimaginable. Je n'y crois pas. Je n'arrive pas à me sortir ça de la tête...»

Elle dont la compagnie de théâtre vient de voir la saison couronnée par la reconnaissance du Conseil des arts de Montréal, qui lui accorde en cette année 2004 son Grand Prix, se désole devant l'état dans lequel est maintenu l'art à Montréal et au Québec.

## Dure saison

Il faut dire que les derniers douze mois ont été pour tout le milieu culturel particulièrement difficiles. C'est le cas en danse, où la compagnie Jean-Pierre Perrault a mis la clé dans la porte, une triste fin pour ce projet d'un pionnier reconnu à l'échelle internationale, et qui suit une autre fermeture, celle du Festival international de nouvelle danse.

En cinéma, ce n'est guère mieux, où le Festival du cinéma de Montréal refuse

l'enterrement qu'on lui réserve, d'autant plus que les dirigeants du Festival du nouveau cinéma et ceux du festival concocté par l'Équipe Spectra ne s'entendent point sur un partage d'affiche. Allons-nous en musique qu'au problème d'une nouvelle salle pour l'Orchestre symphonique de Montréal s'ajoute même un flottement en ce qui concerne la venue annoncée d'un Kent Nagano.

Un regard est-il jeté sur les arts visuels qu'en plus de ses difficultés de programmation, le CIAC laisse entendre que le financement de sa biennale ne peut plus se faire dans les conditions actuelles: «Je n'hypothéquerais plus ma maison», a ainsi dit son directeur, lui qui venait de recevoir un autre prix, donné par un autre Conseil des arts, celui du fédéral.

Et si le livre a la tête à la fête (Montréal sera dans un mois et pour un an la capitale internationale du livre), il n'est point question de taire le fait que le réseau des bibliothèques publiques doit être amélioré et que les problèmes des maisons d'édition ont le grand défaut d'être récurrents.

## Triste politique et beau défi

Dans un tel contexte, le Conseil des arts de Montréal refuse toutefois de se laisser abattre. Il pourrait le faire car,



Gertrude (le cri) avec Anne-Marie Cadieux et Maxime Gaudette à l'Espace GO.

comme le rappelle la présidence dans le document de consultation soumis par la Ville de Montréal pour son projet de politique culturelle, «la première fois où l'on parle vraiment de nous en profondeur, c'est à la page 30!» Pour Maurice Forget, «c'est un peu loin quand on songe à l'importance des sommes qui nous sont consenties ainsi, et surtout, quant au rôle que nous remplissons dans le paysage culturel montréalais».

Il faut d'ailleurs rappeler la nécessité de la présence d'un tel organisme, d'autant plus que, au niveau gouvernemental provincial, les grands projets qui, hier encore, faisaient rêver ne tiennent aujourd'hui plus: on tente ainsi d'obtenir à rabais une grande salle de concert et la Maison de la danse n'est, elle, plus qu'un souvenir.

Pourtant, la vitalité du milieu artistique est réelle: non seulement les organismes

La vitalité du milieu artistique est réelle: non seulement les organismes se multiplient, mais ils sont encore là en nombre insuffisant devant l'émergence de nouvelles disciplines et l'apparition de nouveaux joueurs



Adela, mi amor de José Navas.

se multiplient, mais ils sont encore là en nombre insuffisant devant l'émergence de nouvelles disciplines et l'apparition de nouveaux joueurs: ce qui se passe dans le cercle des diverses communautés culturelles demande en effet à sortir des sentiers battus, rendant nécessaires les subventions aux initiatives qui témoignent du nouveau visage de Montréal. D'ailleurs, les succès d'un Mutek ou du festival Voix d'Amériques font la preuve que les derniers arrivés ne sont pas tous, loin de là, des derniers venus.

Montréal grandit. La métropole québécoise relève le défi de la diversité culturelle. En ces temps de mondialisation, quand la grande industrie rêve d'écraser tout ce qui n'a pas pour premier souci l'aventure commerciale, les initiatives périphériques se doivent d'être soutenues. Le Conseil des arts de Montréal s'y applique. Et malheureusement pour les politiciens, cela coûte quelque chose. Faudra-t-il encore une fois leur rappeler les retombées réelles qu'entraînent les investissements effectués dans ce secteur?

Normand Thériault

## PLAN STRATÉGIQUE

Vers 2008

Page 3

## CINÉMA

Vues d'Afrique

ARTS MÉDIATIQUES

Mutek

Page 4

## ARTS VISUELS

Graff

LITTÉRATURE

Voix d'Amériques

Page 6

## MUSIQUE

NEM

DANSE

Compagnie Flak

Page 7



Métropole culturelle,  
Montréal rend hommage à ses créateurs

et à ses créatrices. Bravo aux finalistes et au lauréat du Grand Prix et chapeau aux artistes montréalais!

La ministre de la Culture et des Communications  
et ministre responsable de la région de Montréal,

Line BEAUCHAMP

Québec



## • GRAND PRIX DU CONSEIL DES ARTS •

THÉÂTRE

## Le risque dans la continuité

Espace Go célèbre sa 25<sup>e</sup> saison  
en recevant le Grand Prix 2004 du Conseil des arts

En ces jours troubles qui sont le quotidien des grandes compagnies théâtrales, il y eut un jour de soleil pour la directrice de l'Espace Go. Ginette Noiseux apprenait mardi que sa compagnie voyait son projet d'une saison planifiée «en sortant des sentiers tracés d'avance» était récompensée par le Conseil.

MICHEL BÉLAIR

Un vent glacial soufflait sur la ville lorsque je me suis pointé à l'Espace Go l'autre matin afin d'y rencontrer Ginette Noiseux. Pour une entrevue sur le Grand Prix du Conseil des

arts de Montréal (CAM), puisque la saison 2004 de l'Espace Go, sa 25<sup>e</sup>, représente le théâtre dans la liste des finalistes. Pas chaud, disais-je...

D'autant moins que le CAM a fait parvenir un long communiqué aux journaux, que cette

25<sup>e</sup> saison se termine presque et que j'ai déjà rencontré la directrice artistique de Go deux fois au cours de la dernière année. Pas de quoi se réchauffer sur l'autel de la nouveauté... J'étais donc plutôt froid. Au diapason de la température ambiante.

Sauf que, bien sûr, j'oubliais que Ginette Noiseux est... Ginette Noiseux. Et que ces jours-ci elle est, comme bien des gens, en état d'ébullition presque permanente malgré les rafales qui nous assaillent en cette froide fin d'hiver...

## Marquer le coup

La rencontre a duré deux heures. Deux heures pleines à discuter un peu, beaucoup, passionnément, de tout et de rien mais surtout des nuages sombres qui s'accumulent à l'horizon. De cet affrontement qui ne porte pas encore le nom de crise mais qui risque de remettre en question toutes les façons de fonctionner du «beau milieu». D'entrée de jeu, Ginette Noiseux avoue être un peu paniquée devant le crépage de chignon qui oppose l'Union des artistes (UDA) aux Théâtres associés (TAI) dont fait partie l'Espace Go: «Au moment où l'on se parle, dit-elle, je digère encore la possibilité qu'il n'y ait pas de prochaine saison. C'est inimaginable. Je n'y crois pas. Je n'arrive pas à me sortir ça de la tête...»

Pourtant on y arrivera, même si la discussion à bâtons rompus nous ramènera constamment là-dessus. Ces jours-ci, il est impossible de parler avec un artisan du théâtre sans que le conflit qui agite le milieu rebondisse à tout moment au beau milieu des discussions. Et comme Ginette Noiseux est de celles qui ont tricoté de ses blanches mains la vie même de sa petite compagnie... Mais en ne faisant même pas abstraction du présent, nous sommes revenus, en discutant des façons de faire le métier qui ont bien changé, à l'aventure de Go. Plus précisément sur cette saison dont le thème est «Portrait de femmes» et qui aura vu la directrice artistique risquer une programmation audacieuse pour bien marquer les origines de son théâtre.

«Tout le monde le sait, l'Espace Go est né du Théâtre expérimental des femmes [TEF]. Et je tenais à ce que la saison qui marque notre 25<sup>e</sup> anniversaire soit une année d'expérimentation qui se caractérise par le risque. Je voulais marquer le coup. Par respect pour tout le travail effectué depuis la fondation du TEF, en 1979, je voulais placer toute la saison sous le signe de la continuité. Le thème choisi devait pousser notre public à une réflexion sur les nouvelles relations homme-femme. Et en même temps, je souhaitais que l'on fasse tout cela en sortant des sentiers tracés d'avance. Qu'on innove et qu'on provoque. La réponse du public a été extrêmement positive.»

C'est précisément ce qu'a retenu le jury du Grand Prix du CAM: la qualité de la démarche, l'audace des propositions et la réception enthousiaste de tout cela par le public. Dans les documents remis aux médias, on peut lire: «... nous ne pouvons que constater la place originale qu'occupe Espace Go dans la vie théâtrale montréalaise. [...] Cet orga-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Ginette Noiseux, directrice artistique de l'Espace Go.

nisme demeure, aujourd'hui plus que jamais, une voix essentielle, une conscience artistique d'une rare acuité dans la dynamique de la transformation de notre réalité culturelle».

L'emphase est peut-être un peu appuyée, mais l'affirmation est juste.

## La passion

Dans le petit café de l'Espace Go, boulevard Saint-Laurent, sous le vent dehors et la chaleur qui rayonne ici, la discussion a pris la forme d'une longue incursion sur le terrain de la passion. Celle qu'il faut pour faire ce métier, pour se remettre sans cesse en question et pour prendre des risques en ayant souvent l'impression d'avoir à tout recommencer à zéro.

Celle aussi qui a mené à la création de la petite compagnie que Ginette Noiseux dirige depuis 1987...

Puis, par-delà les souvenirs qui remontent, la directrice artistique glisse sur l'approche marketing qui prévaut maintenant dans le milieu, et s'empresse de souligner le caractère particulier du Grand Prix remis

chaque année par le Conseil des arts de Montréal.

«Les théâtres sont évalués chaque année lorsque vient la saison des mandats d'aide financière. Je peux vous dire que la lettre d'évaluation du CAM est celle que l'on attend le plus ici. Parce que les gens du CAM ne se contentent pas d'analyser des chiffres, des projections financières et des tableaux. Ils voient les spectacles; ils connaissent notre travail et notre démarche. Ce sont des gens qui reconnaissent l'importance de la culture dans la communauté. Ils encouragent la prise de risques et pas seulement en théâtre mais dans toutes les disciplines. On n'a qu'à voir la qualité des finalistes chaque année, et cette année encore plus, pour se rendre

compte du fait qu'ils sont du côté de l'art et qu'ils encouragent vraiment les créateurs et l'innovation.»

C'est venu comme ça, à quelques mots près. Sans que cela soit planifié pour faire une chute élégante à l'entrevue. Du fond du cœur. Comme tout ce que fait Ginette Noiseux.

Le Devoir



SOURCE ESPACE GO

Elektra, de Hugo von Hofmannsthal, était présenté à l'Espace Go l'automne dernier.

20<sup>e</sup> Grand Prix  
du Conseil des arts de Montréal



1985-2005  
20 ans, 20 coups de cœur

Le Conseil des arts de Montréal rend hommage à tous les créateurs montréalais qui se sont distingués dans le cadre de son Grand Prix.

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL



Montréal

www.bjmdanse.ca

xspectacle

[The Stolen Show]  
Chorégraphie de Crystal Pite  
bientôt en tournée au Québec  
et sur l'Île-de-Montréal.

coffoc  
THE BALLETS JAZZ DE MONTRÉAL  
Louis Robitaille, directeur artistique

Les Ballets Jazz de Montréal  
T : 514\_982\_6771 / info@bjmdance.ca

AIR FRANCE



## • GRAND PRIX DU CONSEIL DES ARTS •

Conseil des arts de Montréal

## Il faut rendre compte du nouveau paysage culturel montréalais

Après une année d'intense réflexion à sonder ses membres, son personnel et les représentants des milieux artistiques et municipaux, le Conseil des arts de Montréal a finalement accouché d'un ambitieux plan stratégique pour les trois années à venir. Comme le dit Danièle Sauvage, directrice générale et secrétaire de l'organisme, «le monde changeait, le Conseil se devait aussi de changer». Explications.

MYLÈNE TREMBLAY

Il y a eu d'abord les fusions municipales. Le 1<sup>er</sup> janvier 2002, le Conseil des arts de Montréal (CAM) succédait au Conseil des arts de la communauté urbaine de Montréal (CACUM), incitant du coup l'institution de la rue Saint-Urbain à revoir son fonctionnement et son rôle au sein de la métropole.

Il y a eu ensuite les demandes croissantes «d'un milieu plus que jamais en manque de ressources»: des festivals qui se multiplient à un rythme fou, des jeunes qui investissent le milieu des arts de façon exponentielle, un nombre grandissant d'organismes issus des communautés culturelles et le développement de nouvelles disciplines — arts du cirque, danse, etc.

Il y a eu enfin, en juin 2003, le dépôt du rapport du groupe-conseil chargé d'élaborer la politique culturelle de Montréal. On y soulignait, notamment, que le Conseil devait dorénavant «devenir l'interlocuteur principal pour le soutien à la création, à la production et à la diffusion des œuvres artistiques montréalaises». Et surtout, on y proposait que le budget de l'organisme soit porté à 20 millions au cours des cinq prochaines années, soit deux fois plus que l'enveloppe d'ailleurs.

## Nécessaire changement

«Tout cela mis ensemble nous a forcés à revoir nos façons de faire et à nous poser la question: peut-on faire mieux et devenir plus efficaces et "proactifs"?», rappelle Danièle Sauvage, directrice de l'organisme. Avec l'aide de Secor groupe-conseil, on a procédé à des rencontres avec des gens [de tous horizons] pour faire un diagnostic de nos actions et voir ce qu'il y avait lieu de changer et d'améliorer.

Résultat du diagnostic: oui, le CAM fait du bon travail, celui de distribuer des subventions aux organismes professionnels montréalais en appui à la création, la production et la diffusion. Par contre, l'organisme gagnerait à mieux moduler son fonctionnement sur les besoins précis de chaque secteur, à être plus entreprenant et davantage à l'écoute du milieu.

En réponse à ce sérieux examen de conscience, le CAM a dressé un plan stratégique établi sur trois ans (2005-08) qui s'articule autour de trois grandes orientations. La première concerne ses mécanismes de gouvernance, la deuxième, son offre de services et la troisième, son fonctionnement et la gestion des subventions. À la lecture du document, on décèle la volonté d'accorder la priorité à la relève et à l'émergence, aux communautés culturelles ainsi qu'aux arts médiatiques, trois segments qui représentent en fait les grands objectifs de développement du Conseil.

## Désir d'autonomie

Pour mener à bien tous ses projets, le Conseil veut se doter d'abord d'une organisation au statut juridique autonome. Organisme paramunicipal qui relève de la Ville, le CAM entend devenir une personne de droit moral, à la manière du Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ) ou du Conseil des arts du Canada. Dans sa politique de développement culturel, la Ville a annoncé qu'elle était prête à accorder cette autonomie au Conseil des arts, lequel devrait y accéder d'ici janvier 2006.

Autre condition nécessaire à l'atteinte des objectifs: le rajeunissement des effectifs du Conseil. «Les membres du Conseil sont des gens qui, selon le règlement, ne doivent avoir aucun lien avec les compagnies», explique la directrice générale. Ce qui exclut beaucoup de monde parmi ceux qui sont les plus intéressés et les plus impliqués dans la vie culturelle. «À ne pas confondre membres du Conseil — des bénévoles, souvent à la retrai-

ainsi des dizaines de jeunes chorégraphes, musiciens, vidéastes, comédiens, écrivains et tutti quanti qui ne sont pas incorporés. «Ils ne frappent pas à nos portes, mais ils ont besoin d'appui financier, reconnaît Danièle Sauvage. On a des demandes qui se multiplient année après année.»

Comment faire pour venir en aide à cette relève malgré les moyens limités de l'organisme? Le CAM examine toutes les avenues. «Depuis l'augmentation des budgets il y a deux ans [la première en plus de 10 ans, consentie par le maire Gerald Tremblay], on a accueilli

plus d'une trentaine de nouvelles compagnies de jeunes. Il faut continuer année après année à les appuyer de façon croissante. Ce qui veut dire qu'une bonne partie de notre budget va être utilisée pour ces compagnies de la relève.»

## Accueillir la relève

Le plan stratégique soulève d'ailleurs la possibilité pour le CAM de s'ouvrir aux collectifs d'artistes et d'offrir gratuitement des studios de répétition aux jeunes artistes. Le programme semble être sur point d'être achevé. L'aide à la relève pourrait aussi se présenter

sous forme de services offerts par un pool de professionnels bénévoles — avocats, administrateurs, comptables, etc. — que le Conseil s'affaire à mettre sur pied.

Pour ce qui est des communautés culturelles, souvent indissociables de la relève, le Conseil leur a fait la part belle puisque «la question devenait essentielle, on ne pouvait plus la négliger et faire semblant de ne pas la voir». Une journée de concertation tenue en mars 2004 a d'ailleurs donné lieu à la mise sur pied d'une délégation culturelle qui s'est réunie tout au long de l'année. Trois axes d'intervention ont été

designés: le réseautage, le développement des publics (le public en général et celui des communautés d'accueil) et le financement. «Pour les compagnies issues des communautés culturelles, il existe souvent des barrières systémiques, mentionne Danièle Sauvage. Les jurys qui évaluent les demandes de subvention des organismes en question ne sont peut-être pas suffisamment "connaissants" de ce qu'ils ont à juger.» Le rôle du Conseil consiste pour le moment à encadrer le travail de la délégation. Au cours des prochains mois, il lui faudra mettre au point des programmes.



Danièle Sauvage

te — et conseillers culturels qui travaillent à temps plein dans les bureaux de l'organisme! Ces derniers sont doués d'un flair développé pour dénicher la relève. Très souvent d'ailleurs, le CAM agit comme une bougie d'allumage en allouant aux jeunes organismes leur première subvention.

## Place à la relève et aux communautés culturelles

Parlant relève, le Conseil y met la gomme pour appuyer leurs efforts et leur essor. C'est que l'organisme croule sous les demandes d'un nombre record de jeunes qui sortent chaque printemps des différentes écoles d'art de Montréal et des environs, et qui cherchent à travailler dans leur domaine — théâtre, danse, arts visuels, médiatiques... «En danse seulement, en 1971, on avait à peine huit compagnies à subventionner. En 1986, il y en avait 30. Aujourd'hui, elles sont au nombre de 42. Les jeunes artistes sont en croissance exponentielle», constate la directrice.

Il est à noter que les programmes de subventions du Conseil sont destinés uniquement aux compagnies à but non lucratif incorporées depuis au moins deux ans, qui gravitent dans les disciplines des arts visuels, du cinéma et de la vidéo, de la danse, de la littérature, de la musique et du théâtre. Les organismes qui œuvrent en architecture, en design, dans les métiers d'art, les arts électroniques, les arts multidisciplinaires et les arts médiatiques peuvent aussi avoir accès à la manne du CAM, mais sous certaines conditions.

Dans chaque secteur, on trouve

Tout au long de son travail de réflexion, le CAM s'est demandé s'il devait étendre ses programmes de subventions aux nouvelles disciplines. Il a finalement tranché en faveur des arts médiatiques. Il faut dire que, depuis trois ans, le CAM jouit d'un partenariat avec la Conférence régionale des élus (CRE) qui lui a fourni la somme de 150 000 \$ pour enrichir son budget d'appui à cette forme d'art. Mais l'entente se termine cette année. «Maintenant qu'on n'a plus l'argent, doit-on laisser tomber les arts médiatiques ou trouver d'autres partenaires et revoir notre assiette budgétaire de façon à continuer de les soutenir? Les membres du Conseil ont opté pour la deuxième option, raconte Danièle Sauvage. Montréal a déjà beaucoup d'acquis dans ce secteur de pointe qui attire les jeunes.»

Quant à l'architecture, le design et les métiers d'art, le CAM entend valoriser ces secteurs qui s'orientent vers de grandes orientations de la Ville. Une première subvention a été accordée cette année à la petite galerie d'architecture Monopoly. «On va voir dans quelle mesure on pourra financer des organismes qui font la promotion du design montréalais pour faire découvrir au public l'architecture patrimoniale et moderne. On n'a rien de concret pour le moment», affirme la secrétaire du Conseil.

Les dossiers des lieux de diffusion et des festivals suscitent également beaucoup de discussions au sein de l'organisme. Des pourparlers sont en cours avec le service de développement culturel à la Ville de Montréal. «Le CAM subventionne les festivals disciplinaires comme le Festival de théâtre des Amériques, la Biennale de Montréal ou le Festival du nouveau cinéma», explique Mme Sauvage. Mais on a de plus en plus de demandes pour des festivals pluridisciplinaires. Je pense au Festival du monde arabe de Montréal, où l'on retrouve de la dan-

se, du théâtre, de la musique et du cinéma. Il faut établir avec la Ville un partage des responsabilités de sorte que les organismes adressent leur demande soit au CAM, soit à la Ville.»

En ce qui concerne les lieux de diffusion — Usine C, salle Pierre-Mercure, Théâtre La Chapelle, etc. — ils sont tout bonnement... assés entre deux chaises! «Nous n'avons pas de programme d'appui pour les lieux de diffusion et la Ville non plus, admet Danièle Sauvage. On ne peut pas les laisser comme ça. Il faut voir comment se partager la tâche.»

## Comités de pairs

On a souvent reproché au CAM de ne pas disposer de comités de pairs pour évaluer les demandes de subvention, la sélection étant assurée par des comités sectoriels membres du Conseil, parfois un peu déconnectés de la réalité artistique. «Les gens consultés souhaitent qu'il y ait des mécanismes mis en place pour que cette évaluation soit plus transparente», affirme Danièle Sauvage. La création des comités consultatifs sectoriels se veut une réponse à cette demande.

Déjà, le CAM en recueille les fruits. «On a eu six rencontres extrêmement positives», affirme Mme Sauvage. Les membres des comités nous ont dit très généreusement et très franchement: voici ce que vous faites de bien et de quelle façon vous pourriez vous impliquer pour nous aider davantage dans l'atteinte de nos objectifs. Tous les comités ont manifesté le vœu de se réunir à nouveau en juin.»

Des noms bien connus de la scène culturelle se trouvent ainsi réunis à la même table, que ce soit en arts visuels (le conservateur de l'art contemporain du MBAM, Stéphane Aquin, l'artiste Yvon Cozic, etc.), en danse (la chorégraphe et directrice

artistique de O Vertigo, Ginette Laurin, le danseur et directeur artistique de Danse-Cité, Daniel Soulières, etc.), en littérature (l'écrivain et président de l'UNÉQ, Stanley Péan, l'écrivain et éditeur des Éditions XYZ, André Vanasse, etc.), en musique (le compositeur Sean Ferguson, la claveciniste et communicatrice Catherine Perrin, etc.), en cinéma, arts médiatiques et nouvelles pratiques artistiques (le programmeur pour Silence on court de l'ONE, Michel Coulombe, la directrice du groupe de recherche en arts médiatiques (GRAM) et du Centre interuniversitaire des arts médiatiques (CIAM), Louise Poissant, le dépisteur artistique au Cirque du Soleil, Yves Sheriff, etc.), et enfin, en théâtre (la comédienne et directrice artistique du Théâtre Bouches dé-cousues, Jasmine Dubé, le directeur général du Théâtre Denise-Pelletier, Rémi Brousseau, etc.).

Au sujet de ce dernier comité, une question brûle les lèvres: en quoi le CAM est-il affecté par le conflit actuel qui oppose les membres de Théâtres associés inc. (TAI) à l'Union des artistes (UDA) concernant la rémunération des heures de répétition? Cette question a bien entendu été débattue lors de la rencontre du comité consultatif. «Déjà ça nous touche, avoue d'emblée Danièle Sauvage. Parce que, d'une part, les compagnies qu'on finance ne sont pas capables de planifier leur saison 2005-06 alors qu'elles devraient être en train de si-

gner des contrats avec les comédiens pour l'année prochaine. D'autre part, ça affecte nos programmes de tournée parce que certaines compagnies ont des ententes avec nous pour se produire dans les arrondissements au cours de la prochaine saison. Les contrats sont déjà signés.»

Advenant le cas où les compagnies en question devraient payer leurs comédiens de 10 à 15 % plus cher, serait-ce au Conseil d'assurer le paiement? Ou celui-ci se verrait-il dans l'obligation d'annuler des représentations? Le flou artistique plane. «Ce sera probablement le cas par cas», prévoit la directrice générale du Conseil.

Bref, beaucoup de pain sur la planche en ce début d'année, qui coïncide avec l'entrée en vigueur du plan stratégique. Bon nombre d'actions ont été entreprises, d'autres se concrétiseront d'ici 2008, si tout va bien. Danièle Sauvage se montre optimiste: «On a fait plus de chemin que l'an dernier, assure-t-elle. On a accouché de ce plan stratégique qui donne de bonnes orientations et on a travaillé avec la Ville de Montréal au projet de politique culturelle. Il y a eu bien sûr des moments tristes pour le milieu des arts à Montréal [la mort du FID, le Festival international de nouvelle danse], mais on ne connaît pas tous les bons coups. Montréal affiche une vitalité et un dynamisme culturels assez unique.» Voilà qui a de quoi donner des ailes!

M. T.

## Nouvel Ensemble Moderne

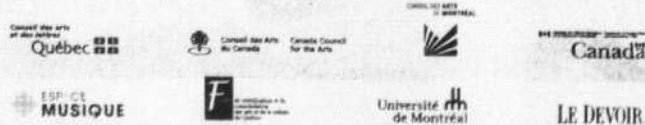
Sous la direction de LORRAINE VAILLANCOURT

## Grand concert annuel

MERCREDI 27 AVRIL 2005

Un grand concert placé sous le double signe de la découverte et du répertoire

Thomas Adès - Fausto Romitelli - Alberto Posadas - Michael Oesterle (Création)

Nouvel Ensemble Moderne  
Salle Claude-Champagne - 20 H  
220 Vincent-d'Indy  
(métro Édouard-Montpetit)RENSEIGNEMENTS  
(514) 343-5636  
www.nem.umontreal.caBravo aux finalistes  
du Grand Prix  
et bon 20<sup>e</sup> anniversaire au  
Conseil des arts de Montréal!Montréal salue le talent, la sensibilité  
et l'innovation de nos créateurs.Ils insufflent à Montréal son dynamisme culturel et économique.  
Maîtrisant leur art avec brio, ces artistes et artisans  
façonnent notre métropole et la font rayonner.

Montréal



# • GRAND PRIX DU CONSEIL DES ARTS •

CINÉMA

## Aux accents du Sud

### Vues d'Afrique projette les images d'un cinéma pluriel

Faisant fi de la monotonie d'un certain cinéma trop commercial, le festival Vues d'Afrique réveille, chaque printemps depuis maintenant 21 ans, les écrans montréalais. Gérard Le Chêne, directeur général, présente cette fête du cinéma.

ESTELLE ZEHLER

À l'origine de Vues d'Afrique, outre la ténacité d'un groupe d'amis journalistes et cinéastes, réside une petite phrase insolite: «Le cinéma africain n'existe pas!» Il n'en fallut pas davantage pour les lancer dans l'aventure et les conforter dans leur volonté de donner «droit de séance» au cinéma africain et créole au Canada. «À l'époque, écrivait Ousseynou Diop dans le catalogue de la 20<sup>e</sup> édition, la place de l'Afrique dans les salles obscures, aussi bien que dans les programmes de télévision, se limitait aux visions alarmistes des agences de distribution d'images ou encore des clowneries hollywoodiennes teintées de racisme, doublées, de plus, en français "petit nègre" aux accents inventés dans les studios de post-synchronisation.»

L'absence d'images de type culturel devait être comblée. «Dès le départ, explique Gérard Le Chêne, nous avons voulu transmettre de l'information sur l'Afrique et pas seulement proposer du cinéma de divertissement. Peut-être était-ce avec une arrière-pensée: quand les gens se connaissent mieux, ils ont moins de préjugés et vont donc communiquer différemment.» Or, le cinéma africain, grâce à l'important investissement social qu'il recèle, répond aisément à cette vision d'information.

#### Un cinéma en évolution

Afin de permettre l'avènement d'un lieu de rencontre entre les cultures africaines et créoles et le Canada, les différents éléments constitutifs du festival ont été mis en place dès la première édition: cinéma, débats, expositions, journalisme, littérature, musique. Aujourd'hui, la banque de ressources de l'organisme est incontournable et fortement sollicitée par les manifestations qui ont trait à l'Afrique.

La partie cinématographique, quant à elle, se partage entre fictions et documentaires. Les films sont retenus en fonction de leur facture technique et surtout de l'intérêt qu'ils représentent aux yeux d'un public occidental. Sont évités les films qui seraient trop étrangers et incommunicables. Les Prix de la communication interculturelle décernés lors du festival illustrent cette préoccupation.

Si, par le passé, les documentaires étaient peu investis par les cinéastes africains, la situation a désormais évolué. «Au départ, nous devions nous adresser aux télévisions, mais depuis, les documentaires d'auteur se sont de plus en plus développés.» L'angle qualitatif supplante la production quantitative. Les cinéastes africains s'emparent de cet instrument et le revendiquent non pas comme un genre mineur, mais comme un genre à part entière.

En outre, dans les salles montréalaises, le festival invite à croiser leur regard à celui de leurs confrères du Nord. L'Afrique s'anime, se panache sous les caméras des uns et des autres, selon la pluralité des modes de traitement et des sujets choisis.

#### Selon les pays

La lecture du programme festif dégage également une présence majoritaire du cinéma de l'Afrique de l'Ouest. En effet, l'Afrique lusophone prise dans ses guerres a été pour le moment peu productive. Quant à l'Afrique anglophone, exception faite de l'Afrique du Sud, les différentes politiques culturelles des pays colonisateurs, qui restent des pays d'influence, expliquent ce fait. «En France, il existe une politique culturelle très active qui a aidé le cinéma. En revanche, dans les pays anglo-saxons, il n'y a pas de ministère de la Culture.»

Ils se sont donc tournés davan-

tage vers la télévision ou vers des films dont l'intérêt pour un public occidental est moindre, car réalisés en langue vernaculaire, ou prenant la forme de très longs récits entrecoupés de chansons, alors que les premiers films de l'Afrique francophone étaient facilités par des subventions du ministère de la Coopération.

Aujourd'hui, la situation diffère grâce aux avancées technologiques. La caméra légère et le numérique ont permis une véritable révolution, porteuse d'indépendance pour les nouvelles générations. «Le tournant majeur du cinéma africain francophone, c'est qu'il retrouve son public, ou le trouve enfin.» Moins en attente de subventions que précédemment, délestés des influences étrangères qui y sont inhérentes, les cinéastes peuvent désormais réaliser des films moins coûteux et rejoindre leur public.

#### Un festival chaleureusement accueilli

La réponse positive du public québécois a poussé le festival à se poursuivre année après année. «La mondialisation, c'est pas seulement du commerce. Il y a maintenant un véritable éveil, une curiosité. Les gens veulent savoir. Très souvent ils estiment que l'information internationale est ici défectueuse.» Le cinéma africain permet, en outre, de sortir la francophonie de son abstraction. La parenté linguistique est présente, tangible sur la bande sonore, rendant possible la discussion. «Il y a aussi une rareté du film, même s'il y a toujours autant d'écrans, ceux-ci sont occupés de plus en plus par les mêmes titres.» Le festival Vues d'Afrique permet alors d'ouvrir de nouvelles fenêtres, insensibles au mouvement d'uniformisation qui s'étend, et répond à cette soif d'images.

La 20<sup>e</sup> édition de Vues d'Afrique (2004), soulignée par la nomination du festival au Grand Prix du Conseil des arts de Montréal, se voulait particulière et festive. Elle proposait, en plus de sa programmation traditionnelle, un volet spé-



SOURCE VUES D'AFRIQUE

Buud Yam, de Gaston Kaboré, a été présenté lors de l'édition 2004 du festival Vues d'Afrique.

cial Burkina Faso. À l'affiche se distinguaient entre autres Gaston Kaboré, Dani Kouyaté, Idrissa Ouédraogo... Toute la gamme des émotions était présente. Pour introduire tant le festival que les courts métrages consacrés à la problématique du coton, dont l'excellent film *Un homme intègre* de l'OMC de John Paul Lepers, un superbe défilé de mode a mis en scène les créations de Pathé O, un styliste qui joue avec les matières et le coton burkinabés.

#### Jumelage

##### avec le Burkina Faso

Cette année constituait également le 20<sup>e</sup> anniversaire d'un jumelage exceptionnel par la richesse, la profondeur et la conti-

nuité de ses échanges, soit celui de Vues d'Afrique et du Festival panafricain du cinéma (Fespaco) du Burkina Faso. «Le simple phénomène du cinéma au Fespaco est extraordinaire. Bien qu'il soit pauvre, il réunit à lui tout seul la plus grosse production cinématographique de l'Afrique francophone, en tout cas de l'Afrique noire.» En fait, le pays entier vit au rythme du cinéma, respire, s'émeut, rit, pleure au gré des images qui défilent. D'autres partenariats attachent également le Québec au Festival de Namur (Belgique), d'Amiens (France) et de Khourigba (Maroc). Cette toile tissée d'un continent à l'autre permet aux organisateurs des échanges continus, une pros-

pection quasi exhaustive des nouveautés cinématographiques et le montage de projets communs, tels des colloques.

Le cinéma africain est un cinéma pluriel. Sourd au diktat des productions commerciales, il campe dans la réalité, dans l'actualité concrète, et se rapproche ainsi des spectateurs, pénètre dans leur intimité. Ce cinéma dans lequel la lecture sociopolitique est presque omniprésente — les histoires d'amour sans substrat social y sont rares — met en scène l'Afrique traditionnelle et l'Afrique actuelle, ses blessures et ses joies, et, ce faisant, offre au public occidental un voyage inoubliable en dévoilant quelques-unes des innombrables facettes de ce continent.

#### Planète Mutek

## Cultiver la découverte

### L'étiquette Mutek-Rec est aujourd'hui distribuée dans 25 pays

En quelques années, le festival Mutek dédié à la culture numérique sous toutes ses formes a su imposer une vision forte et un professionnalisme qui se répand déjà en Amérique latine, en Europe et en Asie. En cinq ans, tout un parcours que rappelle Alain Mongeau dont le public, pour 40 %, vient d'un ailleurs.

FRÉDÉRIQUE DOYON

On ne s'étonne donc guère de la mise en nomination de Mutek pour le Grand Prix du Conseil des arts de Montréal, catégorie arts médiatiques, à l'occasion de la cinquième édition de l'événement en 2004. «Je vois ça comme la reconnaissance du travail accompli depuis cinq ans, même si la perception populaire veut que la cinquième édition soit la meilleure», précise Alain Mongeau, qui dirige l'événement (avec Eric Mattson) depuis ses balbutiements pré-Mutek, alors qu'il s'inscrivait dans le volet Media Lounge du Festival des nouveaux médias et du nouveau cinéma (FCMM).

Ces racines en disent long sur la configuration actuelle de Mutek. Alain Mongeau a travaillé de 1997 à 2002 à définir les arts médiatiques au sein du FCMM. En 2000, Mutek volait de ses propres ailes, développant le créneau sonore et musical de la culture numérique. «[Mutek] explorait la face inversée des nouveaux

médias», commente-t-il. Quand le FCMM abandonne le volet nouveaux médias en 2002, il laisse un vide, forçant un repositionnement de l'événement jusque-là plus spécifiquement musical et sonore. «On est en train de ramener ça dans le festival», indique le directeur. La présence d'artistes tel Skoltz Kolgen l'an dernier en témoigne.

En ce sens, l'édition 2004 marque un tournant qui s'accroîtra cette année, selon le directeur. De nouveaux outils ont vu le jour qui permettent d'élargir le registre des pratiques numériques. «On a longtemps parlé de convergence des supports numériques; on apprend maintenant à redéployer tout ça dans toutes sortes de formes.» Si l'ordinateur personnel a permis l'éclosion de toute une production maison en musique et en vidéo, le problème de la performance en direct demeure entier jusqu'à il y a trois ou quatre ans, rappelle le directeur. «Des logiciels permettent aujourd'hui de retrouver une dextérité et d'improviser sur scène.»



SOURCE MUTEK

La présence d'artistes tel Skoltz Kolgen l'an dernier témoigne du repositionnement du festival Mutek, jusque-là plus spécifiquement musical et sonore.

#### Artistes et événements en orbite

S'il s'est appliqué à suivre au plus près l'évolution des outils et de la création en arts numériques, Mutek a aussi contribué à l'essor des artistes d'ici. «Cette nomination est la reconnaissance d'un impact qu'on a eu pour la communauté montréalaise, note Alain Mongeau. Il y a un cercle concentrique d'artistes autour de nous.» En effet, grâce à la fête

annuelle mais aussi à l'étiquette Mutek-Rec, distribuée dans 25 pays, une centaine d'artistes montréalais et canadiens gravitent désormais autour de la planète Mutek à des degrés divers.

Enfin, l'organisation a déployé ses tentacules artistiques et son savoir-faire hors du pays, et compte bien amplifier ce phénomène dans l'avenir. Déjà, 40 % de son public vient de l'extérieur du Québec. Si elle ac-

cueille des artistes étrangers depuis ses débuts, la structure Mutek s'exporte aussi là où la culture numérique commence à se déployer, parfois avec peu de ressources.

En 2002, «on a développé une stratégie de rayonnement» à l'étranger, note-t-il. Celui-ci peut prendre trois formes, depuis les soirées ponctuelles, à Montréal ou ailleurs, mettant en valeur des artistes d'ici, jusqu'à de réelles éditions implantées à l'étranger, en passant par des mini-éditions où se croisent artistes montréalais et du pays d'accueil.

En 2002, une édition Mutek s'installait au Chili, une expérience qui se répètera, en avril prochain, au Mexique, où s'est déjà déroulé un micro-Mutek en 2003. La Chine, en décalage de 15 ans en matière de culture numérique, vient d'accueillir en tournée dans trois de ses principales villes une formule simplifiée de l'événement montréalais. «On a porté le drapeau d'un Canada jeune et avant-gardiste», souligne Alain Mongeau à propos de ce voyage organisé par l'ambassade canadienne de Pékin. Une tournée de cinq pays latino-américains est aussi prévue à l'automne.

Autant d'initiatives qui se font écho et se nourrissent mutuellement. L'organisation a notam-

ment tiré une leçon importante: assurer le contrôle de la programmation pour en préserver la qualité et l'équilibre.

Il est maintenant clair que cette dissémination mondiale est porteuse de sens pour Mutek. «Quand on y retourne, on constate qu'on a semé quelque chose, et le rattrapage se fait rapidement. A terme, on peut imaginer un réseau de festivals Mutek qui partagent une même philosophie de développement», soit de manière organique avec les milieux visités plutôt qu'en imposant un modèle trop rigide. Montréal en demeurerait la matrice.

A un point tournant de son jeune parcours, l'organisation a fait le choix crucial de préserver sa petite structure à l'affût d'avant-gardes sonores et visuelles, suivant le modèle de développement viral, en réseau, qui l'a définie jusqu'ici.

«La prochaine édition marque le début d'un nouveau cycle», lance Alain Mongeau en référence à la dernière édition qui concluait un premier cycle de cinq ans. On est à une croisée des chemins. Il faut choisir entre devenir plus gros ou cultiver notre fonction de découverte. C'est cette voie-ci qu'on va privilégier. On peut donc s'attendre une forte représentation latino-américaine en juin prochain, voire à la présence d'un artiste chinois.



# VUES D'AFRIQUE

21<sup>e</sup> JOURNÉES  
DU CINÉMA AFRICAIN ET CRÉOLE  
14 au 24 avril

Procurez-vous le programme officiel du festival dès le 5 avril.  
**www.vuesdafrique.org 514-281-3322**

#### ENCAN D'ART :

Vous êtes invités à acquérir des œuvres africaines, canadiennes et créoles à l'occasion du 1<sup>er</sup> encan bénéfique de VUES D'AFRIQUE.

En collaboration avec les *Missionnaires de la Consolata*, le **lundi 21 mars** à 19h30 au **Château Ramezay** (280 Notre Dame Est).

VUES D'AFRIQUE vous invite également à découvrir les trésors que vous offrent les 21<sup>e</sup> journées du cinéma africain et créole.

Venez en grand nombre au Cinéma ONF et au Cinéma Beaubien, du 14 au 24 avril.

Canada LE DEVOIR Québec



>>> Montréal ne serait pas Montréal sans sa créativité

www.ccmq.ca



Chambre de commerce  
du Montréal métropolitain  
Board of Trade of Metropolitan Montreal

La Chambre félicite les créateurs d'ici qui contribuent, par leur talent, à la vitalité culturelle et au rayonnement de Montréal.

La présence d'une industrie de la culture et d'artistes dynamiques se révèle un atout indispensable à la compétitivité et à la prospérité des grandes villes du monde.



# • GRAND PRIX DU CONSEIL DES ARTS •

MONTREAL

## La ville et son Conseil des arts

« Nous voudrions disposer d'un mécanisme qui permette d'intervenir en situation de crise »

Pour la première fois de son histoire, la ville de Montréal cherche à se doter d'une politique de développement culturel. C'est là, selon le Conseil des arts de Montréal, un prodigieux pas en avant. Toutefois, à l'occasion d'une consultation récente, le CAM s'est dit inquiet du peu de place que cette politique semble lui accorder. Son président réagit à ce refus de mettre en vedette un organisme qui soutient 275 entreprises culturelles. Maurice Forget témoigne.

CLAUDE LAFLEUR

Dans un mémoire présenté le mois dernier à la consultation sur la proposition de politique de développement culturel pour la ville de Montréal, le Conseil a d'abord tenu à indiquer que « nous avons accueilli avec soulagement et espoir, comme tout le milieu culturel d'ailleurs, le dépôt du projet de politique culturelle. Enfin, un projet concret, qui répondrait aux interrogations et doutes des dernières années! ». Cependant, l'organisme a aussi observé que « le Conseil, son historique, sa contribution unique, son expertise professionnelle, sont complètement évacués du projet ».

C'est ainsi que Maurice Forget, président du Conseil des arts de Montréal, explique: « En tout premier lieu, selon nous, la proposition de politique de développement culturel est un immense pas en avant. C'est un travail remarquable qui prend ses origines dans le Sommet de Montréal que l'administration Tremblay a organisé peu après son entrée en fonction. Ce sommet a donné lieu à un consensus quant à l'avenir de Montréal en tant que métropole de culture et de savoir. Toutefois, entre le fait de prétendre être une métropole culturelle et la réalité, il y a une énorme pas à franchir... ce que tente précisément de faire l'énoncé d'une politique culturelle. »

### La nécessité d'un Conseil indépendant

Néanmoins, c'est avec consternation que le président du CAM constate le peu de considération accordée à son organisme dans le document de consultation soumis par la Ville de Montréal. « La première fois où on parle vraiment de nous en profondeur, dit-il, c'est à la page 30! C'est un peu loin quand on songe à l'importance des sommes qui nous sont consenties ainsi, et surtout, quant au rôle que nous remplissons dans le paysage culturel montréalais. »

Le mémoire du CAM souligne d'ailleurs que « la proposition de la Ville, bien qu'elle réfère sommairement au Conseil des arts et à son rôle de soutien à la création [engagement 19], ignore totalement toutes

les réalisations du Conseil. » Le mémoire relate aussi que, si la Ville prend l'engagement de soutenir l'innovation, la relève et l'émergence, elle ne dit mot des actions du Conseil dans ce domaine.

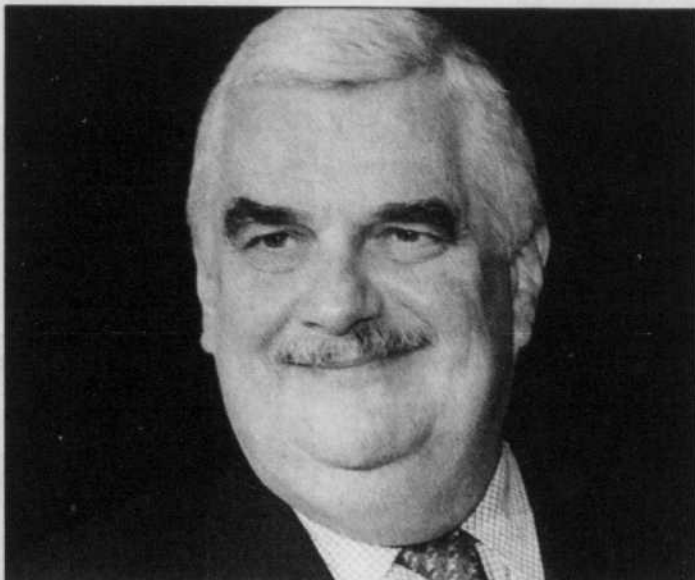
Or, fait valoir le CAM, cet organisme subventionne quelque 275 compagnies artistiques œuvrant aussi bien dans les secteurs des arts visuels que des arts médiatiques, de l'architecture, du cinéma et de la vidéo, des métiers d'art, de la littérature, de la danse, de la musique et du théâtre. Pour ce faire, il dispose d'un budget annuel de 10 millions de dollars provenant de la Ville.

### L'excellence contre le politique

Maurice Forget rappelle en outre que la fonction première d'un conseil des arts consiste à faire en sorte que les sommes dévolues à la culture et qui proviennent d'une administration publique passent par un canal qui les distribue sur une base d'excellence afin d'éviter toute ingérence politique. « Il y a donc une certaine distanciation par rapport aux politiques, dit-il. Ceux-ci exercent néanmoins un certain contrôle sur le Conseil des arts par les nominations, par le budget et par un accord sur les programmes qui sont appliqués par le Conseil. Toutefois, quant à savoir qui reçoit quoi, cela est déterminé par les 21 bénévoles qui constituent le CAM. »

Pour cette raison, l'une des revendications importantes préconisées par le CAM dans le cadre de la mise en œuvre de la politique de développement culturel est justement de lui accorder son autonomie juridique vis-à-vis de la Ville. « S'il n'y a aucune instance de la Ville qui intervient dans nos processus décisionnels, indique M. Forget, tant que nous ne serons pas une personne morale distincte de la Ville — c'est-à-dire une personne qui peut contracter, qui peut décider elle-même —, on ne peut pas vraiment réaliser le principe de traiter à distance avec le politique. »

La reconnaissance de ce statut est particulièrement importante depuis l'unification des villes de l'île de Montréal. « Quand nous étions le



Maurice Forget, président du Conseil des arts de Montréal.

Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal, relate M. Forget, il y avait une multiplicité de personnes envers qui nous étions redevables. Nous avions donc une autonomie de fait, car personne n'avait une influence suffisante pour avoir un impact sur nos décisions. Toutefois, avec la création de la grande ville, nous n'avons plus qu'un seul interlocuteur: la Ville de Montréal... Autrement dit, l'équilibre des forces devient plus nécessaire. »

Heureusement, constate le président du CAM, la nouvelle politique culturelle reconnaît cette nécessité et le processus du passage à un statut juridique autonome est engagé.

### Les moyens d'aider les entreprises culturelles

Un autre volet qui inquiète grandement le Conseil des arts de Montréal est la situation particulièrement difficile dans laquelle se trouvent bon nombre d'institutions culturelles. « Les besoins du milieu sont pourtant criants », lit-on dans le mémoire du CAM. On y rappelle entre autres les problèmes financiers « lourds sinon fatals » des compagnies comme le Festival international de nouvelle danse, la Fondation Jean-Pierre Perreault, La La Human Steps, le Théâtre du Rideau-Vert, Cinéma libre, la Cinéma-thèque québécoise, etc. « La vie d'un organisme culturel n'a jamais été quelque chose de facile, commente Maurice Forget, mais je dirais que, depuis un an, plusieurs organismes phares ont des difficultés qui nous portent à réfléchir davantage sur la précarité de ce domaine. »

Déplorant l'absence d'engagement financier de la part de la Ville

dans sa proposition de politique culturelle, le Conseil considère que « c'est finalement là notre plus grande inquiétude. Le seul montant chiffré mentionné dans la liste des engagements de la Ville est la somme de 10 millions de dollars consacrée au Conseil des arts de Montréal. Et cette mention est associée d'une dangereuse mise en garde... qui sous-entend carrément un gel budgétaire pour les prochaines années. »

Pour sa part, le président du CAM relève que, si Montréal désire réellement se considérer comme une métropole culturelle, elle doit s'en donner les moyens. « Or, comme nous le relatons dans notre mémoire, ce n'est absolument pas le cas! »

Une étude réalisée en 2001 évaluait à 16,3 millions de dollars le budget requis par le Conseil en 2005 afin de lui permettre de soutenir adéquatement sa mission. « Et il s'agissait là d'un budget de rattrapage, en fonction des onze années de gel subies par le Conseil », souligne le mémoire.

« Je pense même qu'il nous faudrait plutôt quelque chose comme 20 millions de dollars, indique pour sa part le président du CAM. Avec une telle somme, je pense que nous pourrions venir en aide aux compagnies en difficulté. Actuellement, quand il y a une crise dans un organisme artistique, on n'a absolument aucune réserve budgétaire et on ne peut donc pas intervenir de façon exceptionnelle... comme le fait le Conseil des arts du Canada. Nous, nous voudrions donc disposer d'un mécanisme qui pourrait nous permettre d'intervenir en situation de crise... »

Grand Prix

## Vingt années d'excellence

En cette vingtième année de Grand Prix, le rappel des gagnants antérieurs dresse un paysage culturel admirable. Pour mémoire donc.

**1985**  
Le Théâtre Sans Fil pour *Le Seigneur des anneaux*

**1986**  
Le pianiste Louis Lortie

**1987**  
Le Cirque du Soleil pour *Le Cirque réinventé*

**1988**  
Le printemps de Shakespeare avec *La Tempête* du Théâtre expérimental des femmes, *Le Cycle des rois* de Mime Omnibus et *Le Songe d'une nuit d'été* du Théâtre du Nouveau Monde

**1989**  
Le Centre canadien d'architecture

**1990**  
La revue *Vie des arts*

**1991**  
La Société de musique contemporaine du Québec pour *Voir la musique contemporaine*, *La Mascara de la fête* et *L'Anniversaire*

**1992**  
O Vertigo pour *La Chambre blanche*

**1993**  
Le Musée d'art contemporain

**1994**  
Carbone 14 pour *La Forêt*

**1995**  
Festival international de nouvelle danse

**1996**  
Musée des beaux-arts de Montréal

**1997**  
Les Grands Ballets canadiens

**1998**  
L'orchestre de chambre I Musici de Montréal

**1999**  
Fondation Jean-Pierre Perreault pour *L'Exil-L'Oubli*

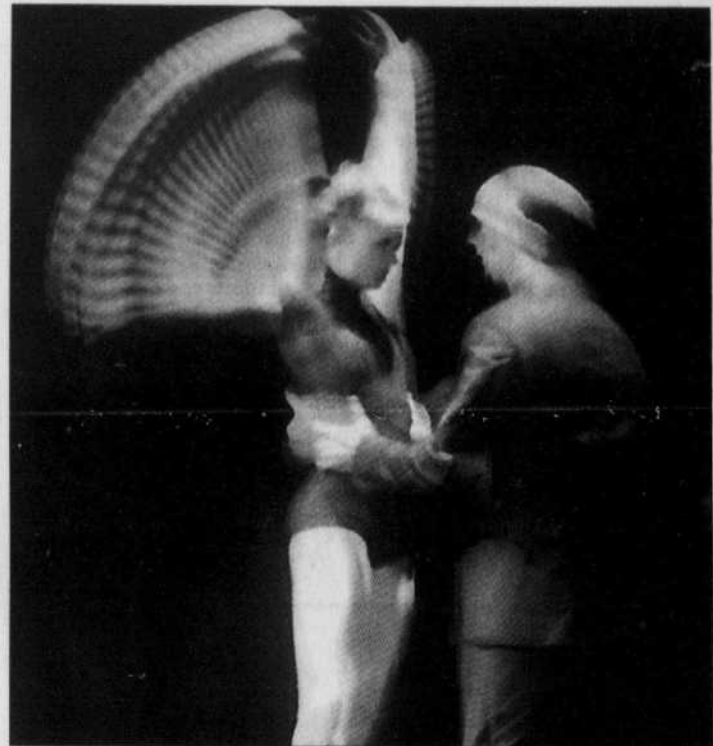
**2000**  
Festival international du film sur l'art

**2001**  
Le cinéma Parallèle

**2002**  
L'Ensemble contemporain de Montréal pour *Cage en liberté*, *Concert et MusiCircus*

**2003**  
La La Human Steps pour *Amelia*

Le Devoir



JACQUES GRENIER LE DEVOIR  
La La Human Steps avait remporté le Grand Prix de la CAM l'an dernier pour pour *Amelia*.

**CE**  
LA SÉRIE  
CINQUIÈME  
SALLE



EN PREMIÈRE MONTRÉLAISE  
**LUMIÈRE**  
DE PAUL-ANDRÉ FORTIER

DIRECTEUR ARTISTIQUE DE FORTIER DANSE-CREATION  
CHORÉGRAPHE EN RESIDENCE AU CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL  
14, 15 ET 16 AVRIL 2005 À 20 H

UNE ŒUVRE POUR SIX DANSEURS INTÉGRANT DANSE, VIDÉO ET MUSIQUE ÉLECTRONIQUE.

Danseurs Paul-André Fortier, Sandra Lapierre, Warwick Long, John Ottmann, Manuel Roque, Audrey Thibodeau  
Musique originale Alain Thibault • Éclairages John Munro  
Vidéaste Patrick Masbournian • Scénographe Pierre Bruneau  
Costumes Denis Lavigne

TARIFS Adulte 28\$ Jeunesse (12 ans et moins) 15\$



Place des Arts  
1000

RÉSERVEZ VOS BILLETS DÈS MAINTENANT  
514.842.2112 • 1.866.842.2112 • www.pda.qc.ca  
Réseau Admission 514.790.1245

**CE**  
LA SÉRIE  
CINQUIÈME  
SALLE



**MIN TANAKA**  
6, 7, 8 ET 9 AVRIL 2005 À 20 H

SPECTACLE PRÉSENTÉ DANS LE CADRE DE L'ÉDITION 2005 DE PRÉSENCES DU JAPON, UN ÉVÉNEMENT BIENNAL CONÇU ET RÉALISÉ PAR JOCELYNE MONTPETIT.

EXPOSITION DE PHOTOS DE L'ARTISTE NEW-YORKAIS CHARLIE STEINER, CONSACRÉE AU DANSEUR ET CHORÉGRAPHE MIN TANAKA, DANS LE FOYER DE LA CINQUIÈME SALLE.

CONFÉRENCE DE KUNICHI UNO, INTITULÉE *AUTOUR DE BECKETT, ARTAUD ET TANAKA*, DANS LE FOYER DE LA CINQUIÈME SALLE, LE SAMEDI 9 AVRIL À 16 H 30.

TARIFS Adulte 28\$ Jeunesse (12 ans et moins) 15\$ Conférence 10\$



Place des Arts  
1000

RÉSERVEZ VOS BILLETS DÈS MAINTENANT  
514.842.2112 • 1.866.842.2112 • www.pda.qc.ca  
Réseau Admission 514.790.1245



# • GRAND PRIX DU CONSEIL DES ARTS •

ARTS VISUELS

## La relève débarque «Griff Graff Groff» est une fête de la sérigraphie

Cette année, aux Grand Prix du Conseil des arts, les arts visuels étaient représentés par un événement qui n'avait pas la taille d'une grande biennale ni l'aura d'une grande exposition muséale. *Griff Graff Groff* voulait donner une visibilité accrue aux artistes de la relève.

BERNARD LAMARCHE

**G**riff Graff Groff, l'exposition, témoigne d'un travail acharné, celui du centre de conception graphique Graff, qui fêtera l'an prochain ses 40 ans d'existence, et d'un engouement renouvelé, dans le champ des arts plastiques, pour l'art de l'imprimé. En point de fuite de cette nomination est souligné un art tout investi par la tradition, qui avance parfois en sourdine, mais dont la vague de fond ne cesse de s'actualiser.

Fondé il y a près de 40 ans par le regretté Pierre Ayot, Graff continue d'être un des hauts lieux de la création québécoise. Une cinquantaine d'artistes gravitent autour des ateliers Graff, dont la moitié représentent la relève. Cette année encore, plusieurs artistes majeurs d'ici sont passés par les ateliers, dont Dominique Blain ou Irene F. Whittome par exemple, au sein du projet Artistes en résidence de l'atelier. De plus, depuis 2000, le programme Insertion accueille des artistes en fin de formation universitaire et a permis à une vingtaine d'artistes, dont certains sont devenus membres de l'atelier, de parfaire leur apprentissage.

En outre, l'artiste Dominique Pétrin est une des jeunes artistes très active au centre. Cette dernière est également membre de la formation musicale Les Georges Leningrad, qui fait largement parler d'elle ici comme ailleurs. Fait à noter, la pochette du premier album du groupe, *Deux Hot-Dogs Moutarde Chou*, a entièrement été fabriquée dans les ateliers Graff. Pétrin a notamment produit en sérigraphie des grandes marionnettes exposées

lors de l'exposition *Graff. Écho des ateliers*, en janvier 2003, des œuvres qui ont servi dans un des spectacles des Leningrad. Pétrin a également signé l'affiche bigarrée de *Griff Graff Groff*.

### De la relève

Avec l'exposition *Griff Graff Groff*, Graff voulait donner une visibilité accrue aux artistes de la relève qui fréquentent régulièrement ses espaces de production. Plusieurs des artistes ayant participé à l'exposition avaient bénéficié des ateliers Insertion, dont Julie Doucet (connue autrement comme bédéiste), Clark Ferguson, Laurent Lamarche, Marie-Eve Lanneville, Nina Logan et Pétrin. Tenue en avril dernier à la Maison de la culture du Plateau Mont-Royal, l'exposition réunissait aussi des

jeunes artistes plus établis comme Mathieu Beauséjour, Jérôme Fortin ou des artistes aguerris comme Ed Pien et Lynn Hugues, tous des artistes en résidence les années antérieures.

Avec sa table ronde, «L'estampe en 2004 – état et débat», l'événement était une occasion de donner le haut du pavé à l'art de la gravure, dont la tradition tend à se dégoûter de plus en plus au contact des pratiques voisines de l'installation ou de la sculpture. Aussi, depuis 2000, Graff fait de la recherche pour lier les techniques traditionnelles de l'estampe aux nouvelles technologies. La semaine dernière, le centre a poursuivi cet effort de remise au goût du jour en faisant l'acquisition d'une imageuse de 40 pouces de large, capable de «tirer» de très grands formats.

A ce titre, de 2002 à 2004, six ar-

tistes ont travaillé à la création d'un riche *Livre d'heures* réalisé en collaboration avec les Ateliers Graff et un atelier de reliure. Lancé à dix exemplaires lors de l'exposition *Griff Graff Groff*, le livre se veut justement un constat de l'influence des nouvelles technologies sur la pratique d'artistes de générations et d'écoles différentes. Il regroupe les artistes Christian Barré, Marie-Claude Bouthillier, Denis Farley, Yan Guère et Christiane Desjardins, qui dirige les ateliers Graff. Ce *Livre d'heures* est toujours disponible à la galerie Graff.

Les projets de couplage entre différentes pratiques ont également pris dans le passé des formes étonnantes. En 2001, conjointement à l'atelier de menuiserie Clark, Graff avait invité six artistes — Martin Boisseau, Sylvain Bouthillier, Thomas Coriveau, Sylvie Laliberté, Eric Lamontagne et Monique Mongeau — à réaliser chacun un multiple. L'activité, initiée en 1998 par Graff, s'était clôturée en janvier 2001 par la tenue d'une exposition-bénéfice présentée simultanément par la galerie Graff et la galerie Clark.

### Un renouveau

Selon la directrice des ateliers Graff, Christiane Desjardins, il ne faut pas mettre en doute l'engouement des jeunes artistes pour les différentes techniques de l'estampe. Ce renouveau, «on le sent surtout en sérigraphie et en arts numériques, en fait. Quand on a fait l'exposition *Griff Graff Groff*, on a tenu le colloque sur l'état de l'estampe. Une année et demie avant la tenue de l'événement, le professeur Raymond Lavoie nous avait fait part de ce qu'il voyait comme un déclin de l'estampe. Lorsqu'il est arrivé au colloque, l'image qu'il en avait était beaucoup plus positive. Il y a eu un regain ces dernières années. Lavoie disait que les ateliers de l'université, surtout en sérigraphie et en eau-forte, étaient pleins.» Pour Christiane Desjardins, il y a eu un revirement, c'est certain. Autre signe de cet intérêt, les cours que donne Graff affichent régulièrement complet.

Ce renouveau s'explique, selon Christiane Desjardins, no-



SOURCE GRAFF

Avec l'exposition *Griff Graff Groff*, Graff voulait donner une visibilité accrue aux artistes de la relève qui fréquentent régulièrement ses espaces de production.

tamment par un retour très marqué vers le dessin et les arts apparentés à la bande dessinée. Christiane Desjardins donne notamment l'exemple des affiches des Georges Leningrad, entièrement produites sur place et qui sont des petites œuvres d'art en soi, tant leur qualité graphique est indéniable.

Autre exemple de cet enthousiasme, le collectif Mobilivre/MobileBook parcourt depuis trois ans le Canada et les États-Unis en roulotte pour donner des ateliers en sérigraphie, en plus de présenter en cours de tournée des éditions de livres d'artistes (plus d'information à <http://www.mobilivre.org/>).

### Infographie et estampe

À Graff, «on a aussi un atelier d'infographie qui permet de travailler les dessins à l'ordinateur, de les imprimer en grand format et de les retravailler selon les tech-

niques de sérigraphie», explique Desjardins. Graff réalise des éditions d'artistes, mais aussi d'autres types de productions. Si les techniques de l'estampe permettent à une imagerie plus populaire de réclamer sa grande part de visibilité, les projets peuvent aussi prendre des visages de différentes natures. Entre autres, Nina Logan a rehaussé au moyen de la sérigraphie les boîtes qu'elle s'était procurées sur le marché et qui ont servi de présentoirs à ses poupées de papier mâché.

La nomination des ateliers Graff vient à point nommé. «Je pense qu'en voyant l'exposition, on pouvait capter l'énergie dépensée par les artistes à s'investir dans ce domaine», estime Christiane Desjardins. De plus, en accord avec son rôle de centre éducatif, Graff a reçu neuf groupes scolaires, soit 226 enfants. «La Balade guidée» à la Maison de la culture du Plateau Mont-Royal a sensibilisé ces

jeunes à l'art contemporain grâce à l'exposition *Griff Graff Groff*. Les écoliers ont ensuite été introduits à l'estampe dans les ateliers Graff en mettant la main à la pâte.

Pour ses 40 ans, Graff s'apprête à dévoiler d'autres activités spéciales. Notamment, une série de duos mettront en contact des artistes établis avec d'autres de la relève. Au-delà des générations, ces artistes auront à produire conjointement, en résidence, des projets de sérigraphie et d'art numérique. Graff prépare pour septembre 2006 l'exposition qui présentera les résultats de ces tandems. Les ateliers seront également ouverts. En attendant, il faudra prêter une attention plus grande à l'art de l'estampe, dont les artisans n'ont pas l'intention de se laisser damer le pion de la visibilité dans les galeries de la province.

Le Devoir

LITTÉRATURE

## Place à la parole

«Voix d'Amériques se veut un lieu festif, un lieu de rencontre magique, comme l'était La Nuit de la poésie»

En 2001, l'écrivaine D. Kimm fondait la compagnie Les Filles électriques, un organisme qui travaille à partir du «spoken word» et du texte «performé». L'année suivante, sa compagnie prenait la direction du festival Voix d'Amériques. Cette fête multilingue, qui réunit des artistes francophones, anglophones, hispanophones et autochtones et veut faire une réelle place à la relève, représente la littérature au Grand Prix du Conseil des arts de la Ville de Montréal pour son édition 2004.

SOLANGE LÈVESQUE

**D.** Kimm n'est pas peu fière de cet honneur que lui fait le Conseil; l'instigatrice de Voix d'Amériques dirige et produit ce festival avec un minimum de budget depuis quatre ans, rien de moins qu'un miracle. «Voix d'Amériques se veut un lieu festif, un lieu de rencontre magique, comme l'était La Nuit de la poésie», remarque-t-elle. Parallèlement à l'écriture, D. Kimm se consacre à la mise en scène du texte littéraire depuis 1994; première directrice artistique du Festival de la littérature de l'UNEQ, entre autres, ainsi que de «Write pour écrire» (qui a donné naissance à Métropolis bleu), elle a dirigé plus d'une centaine de spectacles littéraires au Québec et aux Francophonies de Limoges.

Puis elle a eu envie de réunir toutes ses billes, de vérifier si elle pouvait aller plus loin en unifiant ses réseaux: «J'aime faire les choses simplement et je fonctionne à l'instinct. Ma force, c'est l'aspect artistique. Je n'ai jamais pensé à des considérations économiques dans mes choix.» L'élément le plus important à faire ressortir et à préserver, pour D. Kimm, c'est l'âme de Voix d'Amériques. «Jusqu'à maintenant, le festival est très personnalisé et porté par la sincérité; son contenu prime sur l'image.

J'assume complètement mes choix. Sauvegarder l'authenticité alors que l'ampleur du travail préparatoire est démesurée et demeurer soi-même, c'est la seule façon de rester heureuse!»

### Résistances

D. Kimm est bien consciente que tant les organismes subventionnaires que le milieu littéraire sont parfois perplexes face à Voix d'Amériques. «Je dirige une manifestation multilingue sans ressources financières. En littérature orale, personne n'offre de subventions au fonctionnement, ni lieux, ni rien.» Sur le plan pratique, cela signifie que D. Kimm a toujours travaillé par projet et que son travail est très peu rémunéré jusqu'à maintenant. «Tout le monde est bien content et on me donne des tapes dans le dos; ça me fait plaisir mais ça ne paye pas le loyer!» Certains préjugés sont insidieux et perdurent: «Par exemple, le préjugé voulant que, pour travailler avec des écrivains, on n'ait besoin que d'un crayon et d'un papier. Autre préjugé: quand on aime son travail comme j'aime le mien, on devrait faire ça bénévolement!»

Le spoken word auquel est consacré Voix d'Amériques descend en droite ligne de la beat generation États-Unienne; outre le spectacle de poésie, il englobe diverses formes



SOURCE VOIX D'AMÉRIQUE

D. Kimm au dernier festival Voix d'Amériques, le mois dernier. «J'aime l'imperfection et le risque qui nous permettent de nous affranchir des pièges, des étiquettes, des catégories et de la langue de bois.»

comme le conte, la performance axée sur le texte, etc. «Dans cette forme d'expression, l'artiste livre ses propres mots, explique D. Kimm; il faut que le texte soit vraiment porté vers le public, quelle que soit la façon; ce qui compte, c'est le désir sincère de livrer son texte. La scène exige une lecture différente et l'artiste doit assumer sa présence sur scène. La voix non travaillée, non «actée» m'intéresse; j'aime l'imperfection et le risque qui nous permettent de nous affranchir des pièges, des étiquettes, des catégories et de la langue de bois.» On devine que cette passionnaria de la poésie n'a que faire des images préfabriquées. «Être poète, c'est un état qui colore tout. L'énergie et la personnalité: c'est ce que je recherche.»

Pour D. Kimm, la disparition des *Décrocheurs d'étoiles* que Michel Garneau animait à la chaîne culturelle est très triste: «C'était le seul lieu où les poètes et les écrivains pouvaient créer et se faire entendre à la radio. De plus, l'émission captait et diffusait plusieurs spectacles dans les festivals. J'ai beaucoup d'admiration pour Michel Garneau, qui demeure un maître du spoken word; c'est un homme de micro inspirant, un poète-artiste complet, assumé.»

### Importance du «spoken word»

L'assistance à Voix d'Amériques a doublé de 2004 à 2005. Dès la fondation du festival, D. Kimm avait pressenti que le spoken word

deviendrait populaire dans les années à venir: «Je tiens beaucoup au côté humain, à l'âme du festival, et je me battrais pour y demeurer fidèle. Bien que j'aie des projets qui pourraient être présentés dans une plus grande salle, je veux faire évoluer le festival en qualité d'abord, et j'aime travailler avec les gens de la Sala Rossa. Je souhaiterais présenter des invités étrangers et contribuer à ce que nos artistes soient davantage diffusés ailleurs, notamment.»

La compagnie Les Filles électriques se trouve donc à un carrefour important; elle a des projets précis et aspire à se développer. Par exemple, D. Kimm aimerait monter un spectacle avec des jeunes de la rue, puis graver un CD qu'ils pourraient vendre à leur

profit. Elle voudrait aussi travailler avec des artistes autochtones des Amériques. «Pour réaliser ces projets, il faudra augmenter le financement, faire connaître notre travail davantage, mieux s'organiser. C'est beaucoup pour une seule personne, et le fait de n'entrer dans aucune catégorie ne facilite pas les choses, souligne-t-elle. Il faut tout inventer, définir les choses et convaincre des organismes subventionnaires. Donner place à la relève comme nous le faisons demande du temps, un engagement et un travail constants.»

### Une liberté sans compromis

Sans s'opposer aux partenariats, D. Kimm n'est disposée à aucun compromis qui ferait pencher les projets des Filles électriques du côté commercial. D'une collaboration avec le milieu des affaires, elle attend davantage qu'une participation financière; elle souhaiterait travailler avec des personnes visionnaires, audacieuses, qui auraient comme elle le goût de l'invention et qui seraient prêtes à prendre le risque d'appuyer des artistes moins connus. «Il n'y aura jamais d'argent mieux investi que chez nous; les Filles électriques peuvent faire des miracles avec de petites sommes! Mais je n'accepterais pas de vendre l'âme du festival pour quelque raison que ce soit. Je ne veux pas être piégée dans une dynamique où je ne suis pas libre de mes choix, où je ne peux plus prendre de risques.»

La compagnie Les Filles électriques a aussi fondé Le Band de poètes, un groupe de poètes, chanteurs et musiciens qui présente des spectacles (un CD éponyme vient d'être lancé). Elle a également mis sur pied PM Dimanche, un atelier public mensuel réunissant poètes, écrivains et conteurs animé par D. Kimm, qui, par ailleurs, dirige une collection consacrée au travail des artistes de l'oralité aux Éditions Plénète rebelle. Pourquoi ce nom de Filles électriques? «À cause de la guitare électrique; j'aime l'énergie qui se dégage de cet instrument», explique-t-elle.



# • GRAND PRIX DU CONSEIL DES ARTS •

MUSIQUE

## La fierté de maintenir le cap

«Cela nécessite d'avoir des gens généreux prêts à s'investir»

Quoi de plus logique que la consécration par le CAM du Nouvel Ensemble moderne dans la catégorie «musique»? Le NEM fêta la saison dernière son 15<sup>e</sup> anniversaire. Et toujours sur les bases solides lancées il y a 15 ans: la création, le devoir de mémoire, le perfectionnisme. En entrevue, l'an passé, Lorraine Vaillancourt nous disait ainsi que l'ensemble pouvait passer 12 heures à répéter 15 minutes de musique!

CHRISTOPHE HUSS

Ce que j'appelle le devoir de mémoire est un élément constitutif de la philosophie du NEM: «Il y a un répertoire de compositeurs vivants qui sont déjà dans nos livres d'histoire. L'un des problèmes de la musique contemporaine est qu'on ne réécoute pas les choses», nous disait Lorraine Vaillancourt l'an passé. Cela n'empêche pas les compositeurs d'écrire de plus en plus pour l'ensemble montréalais de 15 musiciens.

### Créations

Parmi les grands noms, il y eut, en cette année de 15<sup>e</sup> anniversaire, Betsy Jolas et Louis de Pablo. La création *Razón dormida* du compositeur espagnol fut le point culminant du concert de gala commémorant l'événement. François Tosiignant en fit le commentaire suivant dans *Le Devoir*: «Dans cette écriture d'où s'absente toute rhétorique, on nage en plein bonheur. Si sincérité signifie encore quelque chose, c'est dans ce type d'œuvre qu'on trouve sa signification. Et le NEM y a été splendide, limpide comme sombre, léger comme inquiétant. Quand ces musiciens ont sous la dent une grande page et la travaillent aussi passionnément, le résultat s'avère hors du commun.»

La roue tourne et c'est déjà une autre figure de proue de la musique contemporaine, Tristan Murail, qui s'attelle à la composition d'une œuvre pour l'ensemble de Lorraine Vaillancourt. Elle sera créée en avril 2006 dans le cadre d'une saison consacrée à la francophonie. Lorsque Lorraine Vaillancourt se retourne vers cette année anniversaire et fait un bilan, elle exprime en premier sa «fierté de maintenir le cap». Pas si simple, semble-t-il: «Il est très difficile de maintenir un tel cap, car on est sollicité de toutes parts afin d'éduquer le produit pour qu'il soit plus facile à vendre. Mais après tout ce temps, on est pourtant parvenu à maintenir la ligne.»

Outre le concert anniversaire, qui présentait également des compositions de Georges Aperghis et Serge Provost, Lorraine Vaillancourt est fière de l'édition 2004 du Forum des jeunes compositeurs. A



Lorraine Vaillancourt en répétition.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

sa création, en 1991, le but du Forum, un appel de partitions à de jeunes compositeurs au niveau international, avait été «d'amener des choses à Montréal». Un jury sélectionne sept compositeurs, invités à composer une pièce pour le NEM et à travailler à Montréal pendant un mois. «Ces jeunes compositeurs sont devenus nos meilleurs porte-parole sur tous les continents. Finalement, nous avons été amenés à jouer beaucoup de jeune musique et le NEM est devenu un laboratoire pour les jeunes compositeurs qui désirent avoir un miroir non déformant», déclarait Lorraine Vaillancourt en 2004. De fait le NEM joue davantage de musique de jeunes compositeurs aujourd'hui qu'à ses débuts. Lorraine Vaillancourt ajoute aujourd'hui que le cru 2004 du Forum a été «brillant»: «Ce fut le meilleur depuis 1991, un millésime très, très fort lors duquel on a retrouvé toute l'effervescence de la première saison.» S'arrêtant sur cette remarque, Lorraine Vaillancourt ajoute: «Au fond, si l'on regarde les 15 ans comme une boucle, cela montre que c'est encore intéressant de continuer. D'ailleurs le Forum est encore jeune.»

### Rendez-vous d'hier

Parmi les rendez-vous de 2004, il y eut aussi la création de *L'Arche* d'Isabelle Panneton, un opéra pour enfants que Lorraine Vaillancourt voudrait bien voir repris par l'Opéra de Montréal. Il y a aussi et surtout *Nem it*, spectacle de théâtre musical de Michel Smith présenté en juin 2004 à l'Espace Go et qui semble lui tenir particulièrement à cœur. Michel Smith, créateur dans le domaine théâtral

et multidisciplinaire avait, entre autres, demandé au préalable aux musiciens de lui décrire les gestes qu'ils rêvaient de faire en concert.

Lorraine Vaillancourt a visiblement beaucoup aimé: «L'événement Nem it est assez remarquable, car il permet de réaliser à quel point les musiciens sont capables de se mettre dans une situation de fragilité et d'accepter des défis comme celui d'un spectacle théâtral et musical. Cela nécessite d'avoir des gens généreux prêts à s'investir, même si c'est risqué. J'apprécie d'être dans une bande prête à se lancer dans des aventures folles avec une énergie pareille et une confiance mutuelle. Accepter de s'exploiter soi-même est important, plus que d'être toujours en train de se plaindre parce qu'on pense être exploité. De toutes façons, on ne sera jamais payé pour le travail qu'on fait à la hauteur de ce qu'on mériterait!»

La grande déception de Lorraine Vaillancourt reste de ne pas avoir encore réussi à décrocher un statut permanent pour ses 15 musiciens. Elle est aussi toujours à la recherche d'un lieu optimal. En attendant, la tournée européenne du NEM, en septembre 2004, commence à porter ses fruits: le Forum 2006 aura ainsi lieu à Amsterdam. D'une durée de 15 jours, il concernera quatre compositeurs, sélectionnés en avril prochain à Montréal. Pour son concert inaugural dans la capitale hollandaise, le NEM a d'ailleurs passé deux commandes, des compositions présentées ensuite à Montréal avec les œuvres qui se seront démarquées lors du Forum.

La saga continue, et pour 15 autres années au moins, on espère!

Compagnie Flak

## Un manifeste artistique

Adela, mi amor annonce pour Navas la fin du temps des compromis

Chassez le naturel et il revient au galop. Quand le chorégraphe vénézuélien José Navas s'est établi au Québec en 1991, il a séduit le public d'ici avec une danse urgente, dont les lignes épurées se teintaient d'une sensualité toute latine. Depuis, il a exploré des avenues un peu plus théâtrales et expérimentales, notamment dans *Perfume de Gardenias*, pour finalement comprendre et accepter que la danse pure reflétait davantage ses convictions artistiques.

FRÉDÉRIQUE DOYON

En nomination pour le Grand Prix du Conseil des arts de Montréal 2005 dans la catégorie danse, *Adela, mi amor* incarne cette prise de conscience. Pour José Navas, cette œuvre «est un retour à mes racines, à l'école d'où je viens, celle du mouvement pur de Merce Cunningham».

La chorégraphie, offerte au public montréalais à l'hiver 2005, met en scène cinq danseuses qui ont la rage au corps et sont prêtes à danser jusqu'à la rupture, physique et psychologique. À la barre musicale, Michel F. Côté prend le pouls de cette ferveur qui frôle la folie, et compose sa trame sonore en direct sur scène.

Le chorégraphe admet avoir été surpris de déclencher un tel enthousiasme avec cette œuvre, car *Adela, mi amor* cristallise une période de questionnement et de transition dans sa démarche artistique. «Je commence à palper la signature de mon travail. En tant qu'artiste, ce n'était pas clair pour moi, même si on m'assurait que j'avais une signature propre. Adela a aidé ce processus. C'était le début d'une nouvelle étape.»

Mais au-delà du processus artistique personnel, *Adela* incarne une prise de position esthétique marquée à l'heure où l'Europe est secouée par un courant de «non-danse», où l'on éradique tout aspect spectaculaire du mouvement et de la représentation. La teneur quasi politique de sa pièce dérive beaucoup de l'œuvre *La Casa de Bernarda Alba* et de la figure de Federico Garcia Lorca, qui l'ont inspirée. «Sa personnalité m'a touché toute ma vie, confie le chorégraphe. Grâce à sa voix douce, poétique, mais aussi politique, j'ai voulu faire de cette pièce un manifeste qui dit que la danse, c'est d'abord le mouvement pur, son architecture dans l'espace.»

La pièce avait peut-être la force de la réaction épidémique à un courant de la danse qu'il désavouait, mais elle était toutefois pétrie du doute qui hantait José Navas quant à l'accueil que lui réserveraient le public et le milieu. «J'avais peur de créer une pièce qui appelle juste le mouvement.» Mais le public a finalement endossé sa cause. «Tout le monde disait: on voit enfin une pièce de danse où ça bouge.»

Son étonnement par rapport au prix du CAM dérive aussi du fait que la période d'incubation d'*Adela* a été très longue — le processus de création s'est étalé sur trois ans — et, à cause de cela, jonchée d'embûches financières qui le confrontaient non seulement à ses choix artistiques, mais aussi aux conditions économiques qui accompagnent ces choix.

«Je comprends mieux qu'il ne faut pas que les limitations budgétaires deviennent des limitations artistiques», dit-il. Il raconte alors comment ses danseurs, animés par la passion de pousser la création jusqu'au bout, ont souvent travaillé à leurs frais. «On s'habitue à cette manière de travailler et c'est dangereux.» Le chorégraphe n'hésite pas à brandir le spectre de la scène chorégraphique vénézuélienne, quasi réduite à néant depuis qu'il l'a quittée.

### Dépouiller la scénographie

Pour éviter les compromis artistiques, tant les siens que ceux des danseurs, il se concentre sur le mouvement en dépouillant la scénographie. Amorcée dans *Adela*, cette manière de faire s'accroît dans sa prochaine pièce, à laquelle il œuvre actuellement. «J'ai choisi la simplicité sur scène, pas de décors, pas de costumes, juste du mouvement.» Il admet que la quarantaine qui le talonne n'est sûrement pas étrangère à tout ce processus.

«Je ne veux pas faire de compromis entre ce que le marché cherche et ce que je veux comme artiste. Je suis à un point où il faut que je réalise ce que je veux faire.»

*Adela, mi amor* a aussi donné lieu à un film, présenté dans le cadre de Festivalissimo, dont il a signé le scénario. Fort de cette double reconnaissance de son œuvre, il travaille avec d'autant plus d'assurance et de confiance. Sa nouvelle création offrira, pense-t-il, un point de vue encore plus abouti sur son cheminement artistique.

«Je sens la clarté de mon message, je me lance plus librement dans le travail en studio: je sais ce que je cherche. Je suis marié à cette école [Cunningham] de pensée. Le mouvement pur est capable de changer le monde», lance-t-il avec la certitude de celui qui en a fait en quelque sorte la démonstration.

2005/2006

www.operademontreal.com

## REGARDEZ-MOI CES GRANDS AIRS

\*\*\* NORMA BELLINI \*\*\* L'ÉTOILE CHABRIER \*\*\* OEDIPUS REX & SYMPHONIE DE PSAUMES STRAVINSKY \*\*\* LA CLÉMENCE DE TITUS MOZART \*\*\* AÏDA VERDI \*\*\* THE TURN OF THE SCREW BRITTEN

OPÉRA

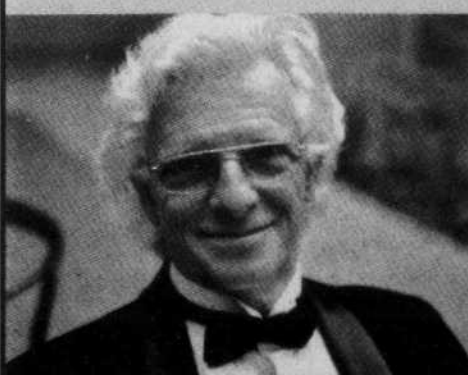
DE MONTRÉAL

BERNARD LABADIE DIRECTEUR ARTISTIQUE

DAVID MOSS DIRECTEUR GÉNÉRAL

ABONNEMENT 514.985.2258

## Chemins vers la nouvelle musique



4, 9<sup>e</sup> et 11 avril 2005  
Louis-Philippe Pelletier, piano  
Debussy, Webern, Berg,  
Schoenberg, Ives

Prix 3 concerts :  
60 \$ (rég.) / 40 \$ (50 ans +) / 30 \$ (étud.)

\*Dans le cadre de Musique en apéro  
Concert à 17 h suivi d'une dégustation de vin et fromages

SMCQ

39<sup>e</sup> SAISON

Société de musique contemporaine du Québec

Walter Boudreau, directeur artistique

RÉSERVATION &gt; 514.987.6919 www.smcq.qc.ca

Salle Pierre-Mercure du Centre Pierre-Péladeau 300, boul. de Maisonneuve E.

Conseil des arts de Montréal  
Canada Council for the Arts  
Conseil des arts et des lettres  
Québec  
Desjardins  
ESPACE MUSIQUE 100.7 FM  
LE DEVOIR  
La Fondation SOCAN  
Bayer  
Salle Pierre-Mercure  
FONDS de solidarité FTO

FESTIVAL MONTRÉAL  
MONDIAL 20-30 SEPT.  
DES ARTS 2005  
POUR LA JEUNESSE  
ASSITEJ International  
15<sup>th</sup> World Congress and Festival of the Arts  
Congrès et festival mondial des arts



Montréal craque  
pour la jeunesse!

WWW.MONTREAL-2005.COM

ASSITEJ  
Prévention  
Montréal  
Québec



# 20 fois Bravo!



CIRQUE DU SOLEIL



Laureat 1987

